Dossier Eléments / L'idéologie du genre

Sous le titre « Les femmes sont des hommes comme les autres », une contribution au prochain congrès du parti socialiste (septembre 2012), signée par les dirigeantes de la fédération PS du Rhône, a proposé une « approche universaliste » du féminisme prévoyant que la « déconstruction des représentations sexuées » soit enseignée « dans le cadre de l'école de la République, dès le plus jeune âge ». Ce texte précise qu'il ne faut plus désormais évoquer les « droits de la femme », terme de nature à distinguer les femmes des hommes, mais de droit « à l'émancipation des individus ».

Cet appel a déjà entendu, puisque depuis 2011 les manuels scolaires destinés aux lycéens de première ES, S et L se réfèrent explicitement à l'idéologie du genre. « L'identité sexuelle est la perception subjective que l'on a de son propre sexe et de son orientation sexuelle. Seul le sexe biologique nous identifie mâle ou femme, mais ce n'est pas pour autant que nous pouvons nous qualifier masculin ou féminin », peut-on lire ainsi dans le manuel Hachette. Et dans le manuel Nathan : « Les sociétés forgent des modèles et des normes associés au féminin et au masculin [...] Ces attitudes sont tellement intériorisées que nous reproduisons les stéréotypes sans nous en rendre compte ».

La notion de « genre » (*gender*) au sens où l'emploie la théorie du même nom, avec une portée beaucoup plus large que dans la langue française, est apparue à partir des années 1950 et 1960, notamment chez le psychologue John Money et le psychanalyste Robert Stoller, dans le cadre d'études cliniques ayant porté sur des catégories pathologiques comme l'hermaphrodisme, l'intersexualité et la transsexualité. L'introduction du terme dans le vocabulaire féministe a été le fait de la sociologue Ann Oakley en 1972. La théorie du *gender* se popularise ensuite dans le mouvement féministe, en partie sous l'influence de la *French Theory* (Foucault, Deleuze, Derrida, Hélène Cixous et autres penseurs de la « radicalité critique »). Rapidement, elle se diffuse largement dans les grandes Universités américaines, où les *gender studies* détrônent peu à peu les anciennes *women studies*, donnant naissance à une nouvelle vague de littérature ennuyeuse, répétitive, et d'une totale stérilité intellectuelle[1]. En 1990, Judith Butler lui donne sa forme canonique dans un livre qui va connaître un succès quasi mondial[2]. L'idéologie du genre commence alors à entrer dans le discours public. Au Sommet de Pékin sur la femme organisé en septembre 1995 par l'ONU, le mot *gender* apparaît pour la première fois dans les documents officiels. Le Parlement européen l'adopte ensuite dans ses résolutions. En 2011, enfin, le Conseil de l'Europe définit officiellement le « genre » comme « les rôles, les comportements, les activités et les attributions socialement construits, qu'une société donnée considère comme appropriés

pour les femmes et les hommes » (art. 3c de la Convention sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes). L'intégration de la théorie du genre dans les programmes scolaires a été la conséquence directe de cette consécration.

Les très nombreux ouvrages qui ont déjà été consacrés à la théorie du genre[3] la mettent en général en rapport avec la célèbre phrase de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient »[4], mais ce rapprochement n'est qu'en partie justifié (le « devenir femme » n'étant au moins pas contesté). On oublie d'ailleurs souvent de rappeler que les thèses de Simone de Beauvoir ne sont qu'une application à la différences des sexes de la théorie sartrienne du « pour-autrui », qui réduit l'identité des êtres au regard des autres ou à l'idée qu'ils s'en font. Dans son essai sur la question juive, Sartre explique ainsi que les Juifs n'existent comme tels que dans le regard des antisémites. Le problème est évidemment que les Juifs ne sont nullement prêts à accepter que leur identité se réduise à un fantasme, fût-il éprouvé par autrui – sentiment que les femmes peuvent aussi bien partager. L'idéologie du genre va beaucoup plus loin. En France, plus que chez Simone de Beauvoir, on en trouverait plutôt l'écho chez Elisabeth Badinter, lorsqu'elle laisse prévoir l'avènement d'un monde androgyne[5], chez Monique Wittig, pour qui « la catégorie de sexe est la catégorie politique qui fonde la société comme hétérosexuelle », ce qui justifierait la nécessité de l'abolir, ou chez Colette Guillaumin, qui voit dans la notion de sexe une « formation imaginaire ».

L'idéologie du genre argumente à partir du genre, mais en lui donnant un sens nouveau. Dissociant radicalement le genre du sexe biologique, elle soutient que l'identité sexuelle ne dépend en rien de ce dernier, mais des rôles sociaux attribués aux individus par l'éducation ou la culture. L'identité serait le résultat d'une construction sociale qui ne serait absolument pas conditionnée par le sexe biologique ou l'appartenance sexuée. L'existence des sexes n'est pas niée, mais n'est plus considérée comme un déterminant majeur de l'identité sexuelle. Les orientations sexuelles sont elles-mêmes déconnectées du sexe, dans la mesure où elles sont posées comme initialement étrangères à l'appartenance sexuée. L'identité sexuelle n'étant plus rien d'autre qu'une construction sociale, la masculinité et la féminité ne se fondent que sur la perception sujective que chaque individu se fait de cette identité. Le genre résulterait exclusivement de l'intérorisation sociale d'un certain nombre de conditionnements, de « préjugés » ou de « stéréotypes » acquis sous l'effet des pressions culturelles ou sociales, des traditions, de l'éducation, de la famille, etc. Les différences de comportement que l'on observe entre les garçons et les filles, puis entre les hommes et les femmes, s'expliqueraient uniquement par l'intériorisation de ces stéréotypes inculqués dès l'enfance ; ils ne seraient que des artefacts culturels, transmis et renforcés au fil des générations par l'éducation et le milieu social. Si l'on élevait les petits garçons comme des petites filles, il se comporteraient comme des petites filles. Bref, et c'est le point central de la théorie de Judith Butler, la différence des sexes ne préexiste pas à sa « construction sociale ». Thomas Laqueur, dans la même optique, va jusqu'à prétendre que l'anatomie elle-même ne constate nullement qu'il y a deux sexes, mais qu'elle « construit » cette idée[6].

Le sexe est donc au genre ce que la nature est à la culture, c'est-à-dire une donnée première faite pour être dépassée. « La nature ne suffit pas à définir la différence des sexes, affirme ainsi Eric Fassin [...] La différence des sexes n'est pas une simple donnée de nature [...] On ne naît pas femme, ou homme. C'est le point de départ de toute réflexion sur le genre »[7]. Ce que veut montrer Judith Butler, c'est que l'identité de genre

est purement performative, jamais donnée ou héritée. « La distinction entre le sexe et le genre, écrit-elle, introduit un clivage au cœur du sujet féministe [...] Le genre est culturellement construit indépendamment de l'irréductibilité biologique qui semble attachée au sexe »[8].

Le sexe biologique n'étant plus déterminant, chaque individu peut déterminer librement son identité sexuelle. Si les différences sexuelles sont socialement « fabriquées », rien n'interdit en effet de les « refabriquer » autrement. La déconstruction du genre permet de le « reconstruire » sur la base de désirs dont les individus seraient entièrement les maîtres. Il s'en déduit que chacun peut, à partir de ses pulsions ou de ses humeurs, librement construire son identité sexuelle, ou en changer, chacune de ces constructions constituant une norme égale à n'importe quelle autre. Parler d'hommes et de femmes, dans ces conditions, ce serait déjà assigner un être à sa « nature », et donc tomber dans l'essentialisme.

Le point de départ de la théorie réside donc dans une hostilité foncière à la « nature », au corps sexué en particulier. Le corps cesse d'être le donné initial à travers lequel nous appartenons à l'espèce. L'appartenance à l'espèce est détachée de façon métaphysique de toute « incarnation » : elle préexiste au sexe. « L'idée sous-jacente à cette conception du genre, écrit Tony Anatrella, est [...] de dire que le corps n'est pas déterminant aussi bien dans la vie psychique que dans la vie sociale, car nous sommes d'abord des êtres humains avant d'être homme, femme ou autre [...] Le corps est ainsi gommé faute de savoir l'intégrer, laissant supposer que la psyché préexisterait au corps et que l'idéal que se fait le sujet de son corps serait plus vrai que le réel »[9]. On notera à ce propos que le slogan « mon corps m'appartient » (signifiant simplement « j'en fais ce que je veux ») supposait déjà implicitement une coupure entre le « corps » et le moi. Le corps cesse de constituer l'incarnation charnelle du moi pour devenir un objet dont le moi serait le sujet propriétaire.

Dire que toutes les normes sont « construites » et peuvent être reconstruites, cela signifie aussi qu'il n'y en a aucune qui puisse ou doive s'imposer. « Dénaturaliser » l'hétérosexualité devient ainsi la condition nécessaire pour en faire une norme parmi d'autres. Dans la perspective ouverte par l'idéologie du genre, l'hétérosexualité n'a été construite comme normalité que pour asseoir des rapports conjugaux codifiés et faire de la famille le pôle le plus actif de la sexualité. Si les représentations hétérosexuelles sont dominantes au sein de l'espèce humaine, c'est en vertu d'une construction sociale qui s'est bizaremment reproduite au sein de toutes les cultures. L'hétérosexualité n'est pas une norme ni une pratique orientée par la nature, mais l'effet d'un déterminisme culturel qui a imposé ses normes oppressives, de nature binaires et hiérarchiques. L'hétérosexualité, en d'autres termes, n'est qu'une « construction sociopolitique » ayant engendré une « idéologie ». C'est ce qu'entend montrer Judith Butler quand elle se fixe pour but de déstabiliser socialement « le phallogocentrisme et l'hétérosexualité obligatoire » (sic). Eric Fassin dit textuellement, lui aussi, que l'objet des *gender studies* est de « penser un monde où l'hétérosexualité ne serait pas normale »[10].

On aurait tort cependant de ne voir dans l'idéologie du genre qu'une doctrine visant, par exemple, à légitimer l'homosexualité en lui attribuant la même valeur normative que l'hétérosexualité. Sa caractéristique essentielle est bien plutôt de nier la réalité des sexes et de toute identité fondée sur le sexe. L'idée majeure qu'elle tend à accréditer est que,

chez l'homme, rien n'est donné ou normé par avance, que tout est construit, donc modifiable à volonté en fonction de nos désirs. Penser « en termes de genre », comme l'écrivent Marc Guillaume et Marie Perini, ce serait manifester le « refus d'être assigné à résidence dans une identité », dissocier définitivement l'identité de l'appartenance, avec comme but ultime de « faire du social un espace délivré des cartes d'identité »[11]. Dans cette perspective, toute orientation sexuelle, toute tendance pulsionnelle singulière, peut se poser en norme et alimenter une revendication visant à en faire une institution ou un modèle social reconnu. Les exigences subjectives envahissent tous les domaines de la vie sociale, à partir de l'idée qu'une tendance sexuelle peut être source de droits (ou que la loi se fonde sur le sentiment). Les choix n'étant jamais faits à partir de conditions préexistantes, la vie sociale se ramène à une négociation entre désirs et intérêts particuliers. C'est le triomphe de la subjectivité : chacun est censé se construire selon son désir indépendamment de la dualité des sexes, indépendamment même du social, à partir de rien et dans la suffisance de soi.

Il ne s'agit plus, dès lors, de se libérer du « patriarcat », de la domination masculine, ni même des hommes, mais bel et bien de liquider la différence sexuelle. Monique Wittig déclare ainsi, très sérieusement, qu'il faut « détruire politiquement, philosophiquement et symboliquement les catégories d'"homme" et de "femme" », car de telles catégories sont intrinsèquement « normatives et aliénantes ». « Il n'y a pas de sexe, ajoute-t-elle, c'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse [...] Pour nous, il ne peut plus y avoir de femmes ni d'hommes [...] En tant que catégories de pensées et de langage, ils doivent disparaître politiquement, économiquement, idéologiquement »[12].

Tout récemment, Caroline De Haas, chargée des droits des femmes dans l'équipe de campagne de Martine Aubry, écrivait dans *Le Monde* : « La théorie du genre comme l'homoparentalité remettent en cause cette représentation ancestrale que les femmes et les hommes disposeraient d'une essence propre, qui leur donnerait des caractéristiques spécifiques et surtout complémentaires [sic]. Le féminisme et le combat pour la reconnaissance de l'homoparentalité heurtent de plein fouet cet essentialisme »[13]. Assurant au passage que « la question essentialiste se pose aujourd'hui pour le sexe, mais elle n'est pas très éloignée de celle que l'on pouvait se poser il y a un siècle ou deux sur la couleur de la peau », elle poursuivait en affirmant la nécessité de déconstruire la « soi-disant complémentarité des sexes » au profit d'une supposée « complémentarité indistincte des êtres » : « La déconstruction des rôles sociaux que l'on attribue à chacun des sexes est déterminante pour construire une société d'égalité réelle ». L'article s'achevait sur ces mots : « Depuis des millénaires, la différenciation permanente entre le masculin et le féminin, entre les hommes et les femmes, a toujours servi à l'oppression de ces dernières. Ne nions pas les différences entre les êtres, mais devenons indifférents aux différences : nous ferons ainsi un grand pas en avant vers l'égalité » (sic).

« La question se pose de savoir pourquoi une femme devrait préférer ses propres enfants à ceux du voisin du simple fait qu'ils sont biologiquement les siens, écrit dans le même esprit Ruwen Ogien, alors que tous ont la même valeur morale en tant que personnes humaines »[14]. Portée par l'aspiration vers l'indistinct, vers l'indifférencié, l'idéologie du genre prône donc ouvertement l'*indifférence aux différences*. Les différences existent peut-être, mais il faut faire comme si elles n'existaient pas. C'est un nouveau pari de Pascal : à force d'ignorer les différences, on finira bien par les faire disparaître...

*

L'idéologie du genre repose sur deux erreurs fondamentales. La première est de croire que le sexe biologique n'a aucun rapport avec l'identité sexuelle ni avec la personnalité, et que le genre se construit sans autre relation avec le sexe que les « conventions » entretenues par la culture, les traditions, l'éducation ou le milieu social. La seconde est de confondre systématiquement le genre, au sens exact du terme, les préférences ou orientations sexuelles, et enfin le « sexe psychologique » ou « bisexualité psychique », c'est-à-dire le degré de masculinité ou de féminité présent en chacun d'entre nous.

Comme l'écrit Michel Schneider, « on ne choisit pas son sexe, et il n'y en a que deux ». Il y a d'un côté les hommes, et de l'autre les femmes. Cette différence de sexe est la différence la plus immédiate, la différence première au sein de l'espèce humaine, et c'est aussi celle qui permet à l'espèce de se reproduire. Elle s'impose à tous, aux travestis et aux transsexuels comme aux autres. Il n'y a d'ailleurs de travestis que pour autant qu'il y a deux sexes, puisque le travestissement est une transgression de cette dualité même. Quant aux transsexuels (ou « transgenres »), qui veulent changer leur corps anatomique pour l'adapter à un sexe imaginaire, ce sont des handicapés du sexe qui n'acceptent pas leur corps sexué et cherchent à s'identifier aux attributs de l'autre sexe. Un corps fantasmé a pris chez eux le pas sur le corps réel, avec l'idée délirante qu'en ce qui les concerne la nature s'est trompée de corps en leur attribuant un sexe différent de celui qu'ils s'attribuent eux-mêmes. Ils sont à plaindre et doivent bien sûr être aidés, comme tous ceux qui souffrent d'un trouble de l'identité sexuelle, mais quels que soient leurs efforts ils ne changeront pas de sexe[15].

C'est également un abus de langage de qualifier l'homosexualité de « troisième sexe ». Les gays et les lesbiennes sont des hommes et des femmes comme les autres du point de vue du sexe biologique. Ce qui les distingue, ce sont leurs préférences sexuelles. Celles-ci ne sont certes pas « normales », au sens où l'hétérosexualité est nécessairement la norme au sein d'une espèce sexuée – ce sont les hétérosexuels qui assurent la reproduction de l'espèce –, mais elles sont parfaitement naturelles en ce sens qu'elles ont toujours été observées sous toutes les latitudes et à toutes les époques. La dénonciation de l'homosexualité comme une violation de la « loi naturelle » est à cet égard une pure absurdité. La persistance de l'homosexualité au cours de l'évolution continue d'ailleurs à susciter des discussions chez les chercheurs (il s'agit de savoir quel avantage ce trait particulier a pu conférer en termes d'adaptation évolutive). D'autres discussions ont trait au déterminations génétiques, physiologiques, hormonales et embryonnaires de l'orientation homosexuelle[16]. Il a également été démontré empiriquement que l'homophobie masque souvent (mais pas toujours) une homosexualité refoulée[17]. Elle est le fait d'hommes qui sont incapables d'assumer la part féminine de leur tempérament parce qu'ils en ont peur. L'humanité, en tout cas, ne se partage nullement entre hétérosexuels et homosexuels, mais entre hommes et femmes, dont quelques uns sont homosexuels, tandis que la grande majorité ne l'est pas. L'attirance sexuelle, conséquence psychologique des changements hormonaux de la puberté, s'effectue dans l'immense majorité des cas en direction de l'autre sexe, et cette préférence hétérosexuelle massive se constate toujours et partout. L'homosexualité est une préférence sexuelle minoritaire, mais légitime, qui se vit en référence à la distinction sexuelle au même titre que l'hétérosexualité.

Il n'y a que deux sexes, mais il y a une pluralité de pratiques, d'orientations ou de préférences sexuelles. A partir de cette observation, somme toute banale, l'idéologie du genre cherche à faire croire qu'il y a une multiplicité de sexes, et qu'on pourrait en permanence passer d'une identité sexuelle à une autre, ce qui revient à plaider pour une « sexualité que la différence des sexes ne structurerait plus » (Michel Schneider). Elle confond en réalité le sexe, le genre et les préférences sexuelles. Même quand il s'exprime sous forme de préférences multiples, dont certaines sont acquises pour des raisons psychosociales, le désir sexuel trouve en réalité toujours son fondement dans la physiologie. De ce point de vue, l'affirmation selon laquelle « le genre n'est pas le reflet du sexe » (Eric Fassin) n'est qu'une contre-vérité. Dans l'immense majorité des cas, le sexe laisse prévoir le genre, non certes au sens d'un déterminisme strict, mais d'une prédisposition. Ce que le sexe biologique ne détermine pas, ce n'est pas le « genre », mais la préférence sexuelle. La multiplicité des préférences sexuelles ne fait pas disparaître les sexes biologiques, et n'en augmente pas non plus le nombre. Le polymorphisme de l'espèce humaine est tel qu'il existera toujours de nombreuses catégories de préférence, les unes largement majoritaires, les autres plus minoritaires, mais tout aussi « naturelles » les unes que les autres. Ces orientations et préférences sexuelles, qui ont elles-mêmes une base génétique fréquente, ainsi que l'ont montré diverses études sur les jumeaux, ne sont pas des « droits », mais des catégories psychologiques, des particularités liées à l'économie des pulsions qui, légitimes en tant que telles, n'ont cependant pas à être institutionnalisées par la loi. L'orientation sexuelle, quelle qu'elle soit, ne remet donc pas en cause le corps sexué. Elle est « du registre de la pulsion et appartient à la catégorie du désir, donc d'une intrigue subjective à mi-chemin entre l'imaginaire et le conflit intrapsychique » (Tony Anatrella). On devrait d'ailleurs savoir, au moins depuis Schopenhauer, qu'on ne choisit pas ses pulsions sexuelles, mais que ce sont plutôt elles qui pèsent sur nos choix !

Enfin, il y a l'élément « sexué » des psychologies individuelles, au sens où l'on peut parler du tempérament plus ou moins féminin de certains hommes, ou de la composante masculine plus ou moins affirmée du tempérament de certaines femmes. Ces composantes ne peuvent bien entendu être appréciées et cernées que si l'on a au préalable admis que les notions de « tempérament féminin » et de « nature féminine » d'un côté, de « tempérament masculin » et de « nature masculine » de l'autre, correspondent à une réalité. La féminité est en effet plus ou moins marquée chez les femmes, comme la masculinité est plus ou moins marquée chez les hommes. Et cette variation n'est pas seulement d'ordre individuel : les danseuses de cabaret, les strip-teaseuses, les mannequins et les actrices de cinéma aux formes voluptueuses, sont a priori plus féminines que les religieuses et les coureuses de marathon, à la féminité plus discrète. Les routiers et les dockers sont a priori plus « masculins » que les artistes, même s'il y a toujours des exceptions. Ce « sexe psychologique » s'exprime, sur le plan de la morphologie et de la morphopsychologie, par l'accentuation plus ou moins marquée de certains caractères sexuels secondaires, et surtout par la distribution des zones de tonicité et d'atonie. Que du féminin puisse habiter l'homme et du masculin habiter la femme, n'enlève en tout cas rien au fait que tous les hommes, même ayant un caractère « féminin », sont des hommes et que toutes les femmes, même ayant un caractère « masculin », sont des femmes. Les notions de masculin et de féminin sont évidemment à prendre ici comme des *types* au sens caractérologique du terme.

Il y a beaucoup de vérité dans cette affirmation d'Otto Weininger selon laquelle « plus une femme possède de féminité, et moins elle comprendra un homme [...] Aussi, de la même manière, l'homme le plus viril est celui qui comprendra le moins les femmes ». On ne peut en effet comprendre l'Autre que si l'on porte en nous une part de lui-même. Cela signifie que lorsqu'un homme et une femme se comprennent bien, ce que comprend le mieux chacun d'eux est la part de lui-même qui est étrangère à son sexe génital. A la complémentarité sexuelle de base des hommes et des femmes s'ajoute donc, au niveau individuel, une complémentarité des composantes masculines (chez les femmes) et féminines (chez les hommes) de leurs tempéraments. Comme le dit très bien Tony Anatrella : « Psychologiquement, chaque sujet a besoin de s'identifier à des personnes de son propre sexe et d'intérioriser les caractéristiques de l'autre sexe afin d'être capable de développer une relation, non seulement sociale, mais aussi et surtout intime avec l'autre sexe »[18]. « La bisexualité psychique, écrit-il par ailleurs, ce n'est pas jouer aux deux sexes, mais être capable d'entrer en dialogue avec l'autre sexe en l'ayant intériorisé »[19].

Le sexe ne conditionne pas seulement les désirs individuels, mais aussi les conduites et les pratiques sociales. Contrairement à ce qu'affirment certains adversaires de l'idéologie du genre, ce n'est donc pas la notion de *genre* qui est contestable, mais l'usage qui en est fait pour nier l'importance ou la réalité du sexe et, corrélativement, pour nier l'inévitable relation existant entre le sexe et le genre.

Qu'est-ce donc que le genre ? Le genre représente la dimension sociale-historique, culturelle et symbolique de l'appartenance au sexe biologique. C'est le sexe pris dans son acception culturelle, dans la multiplicité de ses constructions sociales, de ses représentations imaginaires et symboliques. Le genre, en ce sens, est moins un attribut ou une qualité des personnes qu'une « modalité des relations sociales instituées »[20]. Cette construction n'est pas équivoque, mais elle n'est pas non plus arbitraire, en ce sens qu'elle renvoie toujours à l'un ou l'autre sexe. Le genre, au sens social, désigne la façon dont les cultures distribuent les rôles féminins et masculins en fonction de la différence sexuée. Ce qui revient à dire que, si la répartition des rôles masculin-féminin subit l'influence de la société, elle n'est pas fondatrice d'une identité sexuelle qui ne dépendrait en rien du sexe phénotypique de la naissance. Comme l'écrit Michel Kreutzer, « il ne peut y avoir de genre, chez l'animal comme chez l'humain, que s'il y a du sexe. On ne saurait concevoir la notion de genre dans un contexte de reproduction asexuée. S'il ne se confond pas avec lui, le genre s'étaie donc sur le sexe »[21]. C'est bel et bien le sexe qui donne naissance à la classification masculin-féminin.

Entre les deux sexes, on a très tôt observé une série d'interactions qui, de proche en proche, ont fini par toucher tous les domaines : division du travail, assignations symboliques, interprétations psychologiques, etc. C'est ce qu'avait bien remarqué Marcel Mauss, selon qui « la division par sexe est une division fondamentale, qui a grevé de son poids toutes les sociétés à un degré que nous ne soupçonnons pas »[22].

Pendant des millénaires, la force physique, supérieure chez les hommes, a été la cause majeure de la division sexuelle du travail. Sous l'effet des différentes pressions sélectives, les hommes ont assumé les tâches requérant une plus grande vigueur physique et une plus grande propension à affronter des dangers, à commencer par la chasse et la guerre, les femmes se réservant des tâches de service comme la cueillette, les travaux domestiques, les soins aux enfants. La division sexuelle s'est ainsi muée en division

sociale, les attributions prenant le relais des attributs, tandis que la différence entre les rôles sociaux masculins et féminins s'étendait progressivement au-delà de la simple répartition des tâches élémentaires. Parallèlement, cette dualité des rôles sociaux, fondée sur la différence des sexes, a constitué la base de toute une série de catégorisations fondées sur des distinctions ou des oppositions de type binaire. Elle s'est traduite par une multitude de représentations symboliques, le plus souvent à base analogique : le couple homme-femme a été assimilé aux couples Ciel-Terre, Soleil-Lune, or-argent, jour-nuit, yang-yin, air-terre, feu-eau, divinités célestes ou lumineuses-divinités chtoniennes ou nocturnes, cru-cuit, chasse-cueillette, guerre-paix, alimentation carnée-alimentation végétale, droite-gauche, carré-rond, ligne droite-ligne courbe, saillant-creux, dur-souple, etc. Par extension, d'autres dualités, de type conceptuel, se sont également imposées : intensité-durée, forme-matière, transmission-incarnation, abstrait-concret, conceptuel-charnel, activité-passivité, public-privé, politique-économie, orientation spatiale-orientation temporelle, présent comme rappel du passé-présent comme promesse du futur, culture-nature, objectivité-subjectivité, raison-émotion, pouvoir-puissance, théorie-pratique, domination-médiation, conflit-dialogue, autorité-conciliation, classicisme-romantisme, dispersion-sélection, institution-coutume, action-parole, relation aux objets-relation aux êtres, extérieur-intérieur, extension-concentration, transcendance-immanence, faire devenir-laisser être, lois-mœurs, maîtrise-communication, continu-discontinu, unité-multiplicité, etc. Plus que des oppositions radicales, toutes ces dualités expriment des assymétries qui se résolvent dans la complémentarité.

Ces représentations, avec leurs prolongements sociologiques et psychologiques, ont inspiré les écrivains et les artistes tout au long de l'histoire, mais aussi influencé la philosophie et les religions. Aristote, par exemple, dit que « le masculin représente la forme spécifique, et le féminin la matière. En tant que féminine, elle est passive, tandis que le masculin est actif ». En sanskrit, *prakriti* veut dire à la fois « femme » et « matière », *purusha* à la fois « homme » et « principe ». Pour le judaïsme orthodoxe, « alors que l'homme est plus orienté vers le dehors, vers l'activité extérieure, la femme est, par nature, plus tournée vers l'intérieur. Ce n'est pas sans raison que les Sages appellent la femme *bayith*, "maison". La maison est son domaine, alors que le mari s'implique davantage dans le monde extérieur »[23].

Chez tous les peuples, de proche en proche, la dualité entre les sexes a donc fini par servir à penser toutes les grandes distinctions de l'univers. C'est ce que Georges Balandier a appelé la « sexualisation du monde »[24]. La répartition des rôles sexuels masculins et féminins est éminemment variable selon les cultures, même si l'on peut observer certaines constantes. On ne saurait cependant en tirer argument pour les décrire comme autant de « conventions » dont on pourrait se passer – précisément en raison de leur universalité. Les rôles sociaux masculins-féminins peuvent varier d'une culture à l'autre, mais il n'y a jamais eu dans le passé aucune société ou culture au sein de laquelle une telle répartition n'a pas existé, aucune qui ait assigné aux hommes et aux femmes les mêmes fonctions ou les mêmes rôles sociaux.

***

Pour l'idéologie du genre, on est un être humain avant d'être un homme ou une femme. Cette vision négationniste de la réalité de la différence sexuelle, qui s'apparente à

toutes les doctrines selon lesquelles on est un être humain *avant* d'appartenir à un peuple, une culture ou une entité collective quelle qu'elle soit, s'appuie sur l'idée fausse d'une « neutralité » initiale de l'être humain en matière de sexe. Pour Judith Butler, par exemple, le corps est originellement une « matière neutre » – à la façon dont les théoriciens des Lumières faisaient de l'esprit humain une *tabula rasa*, une cire vierge à la naissance. Teresa de Mauretis écrit elle aussi que « l'enfant est neutre du point de vue du genre »[25]. On pourrait donc « construire » ou fabriquer une fille en élevant cet enfant « neutre » comme une fille, ou un garçon en l'élevant comme un garçon. Le corps sexué ne serait pas un donné *déjà là* dès le début de l'existence. C'est en ce sens qu'hommes et femmes seraient dépourvus de « nature ».

Cette croyance selon laquelle on ne naît pas femme ou homme est une contre-vérité manifeste. Le sexe (XX ou XY) se décide en réalité dès la fécondation de l'ovocyte par le spermatozoïde, soit avant même l'apparition morphologique des organes génitaux. C'est un fragment du chromosome Y, connu sous le nom de « SRY » (*sex-determining region of the Y chromosome*), montrant une séquence codante de 204 acides aminés, qui détermine définitivement le sexe entre la sixième et la huitième semaine de grossesse par l'intermédiaire du gène TDF (facteur de détermination testiculaire). Dès leur formation, les testicules commencent à sécréter de la testostérone, hormone qui active l'expression des caractères masculins au fur et à mesure du développement du fœtus. Les organes génitaux sont achevés après quinze semaines de développement embryonnaire. « L'apparition des premières cellules germinales, écrit Jean-Albert Meynard, la différenciation des glandes sexuelles, le développement des organes cibles se font sous la férule bienveillante des chromosomes sexuels. Le poids des gènes est omniprésent »[26]. Le rôle des hormones sexuelles se poursuit toute la vie durant.

La testostérone est en rapport direct avec la conformation, non seulement des organes sexuels, mais des traits du visage et du corps. Les premières poussées de testostérone déclenchent des comportements caractéristiques des mâles. Il existe un lien entre la quantité de testostérone prénatale que l'on a reçue et le rapport de longueur entre le deuxième et le quatrième doigt de la main : chez les hommes, l'index tend à être d'autant moins long par rapport à l'annulaire qu'ils ont subi une plus forte imprégnation de testostérone prénatale, alors que chez les femmes les deux doigts sont généralement de la même longueur. Cette plus grande symétrie s'observe aussi chez les hommes homosexuels. Le rapport index-annulaire s'observe déjà au stade fœtal, et constitue un prédicteur de la plus ou moins grande masculinité des traits du visage (mâchoire plus marquée, yeux plus petits, front moins large) avant la puberté comme à l'âge adulte.

Les garçons se développent plus vite que les filles dès le début de la grossesse. Les spécialistes de la fécondation *in vitro* peuvent même souvent deviner si l'embryon sera mâle ou femelle en se basant sur le nombre de divisions cellulaires intervenues quelques heures après la fécondation. A la naissance, les garçons pèsent en général plus lourd que les filles, ce qui rend l'accouchement un peu plus difficile. Grâce aux échographies, on sait que le fœtus mâle a des érections, et que les organes génitaux des nouveaux-nés ont d'emblée une activité minimale, ce qui montre que la mécanique du plaisir sexuel est déjà en place chez les nourrissons. Après la naissance, le corps des garçons grandit plus vite, mais celui des filles mûrit plus tôt (l'entrée en puberté est en moyenne de deux à trois ans plus précoce). La conscience d'identité sexuelle émerge dès l'âge de deux ans ou deux ans et demi. La tendance des garçons et des filles à jouer de préférence avec des petits camarades du même sexe qu'eux est également acquise très tôt, l'intérêt pour

l'autre sexe (distinct de la simple curiosité exploratrice) ne commençant vraiment qu'à la puberté.

L'humanité unisexe est donc un non-sens par définition. On n'appartient à l'espèce humaine qu'en tant qu'homme ou que femme, et cette différence est acquise dès les premiers instants de la vie. S'attaquer à la distinction des sexes, c'est à cet égard s'attaquer à la différence fondatrice de l'humanité. Claude Lévi-Strauss disait lui-même qu'il n'y a pas de degré zéro de la différence sexuelle. « On n'est pas humain *avant* d'être homme ou femme », écrit aussi Michel Schneider, qui ajoute : « La différence des sexes est la différence des différences. Elle fonde les autres et son déclin accompagne une désymbolisation généralisée »[27].

Rousseau, qu'on a souvent accusé de mysogynie, écrit dans l'*Emile* : « En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme : elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés [...] En tout ce qui tient au sexe, la femme et l'homme ont partout des rapports et partout des différences : la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un et de l'autre ce qui est du sexe et ce qui n'en est pas »[28]. C'est précisément à pallier cette « difficulté » que des centaines d'enquêtes scientifiques et de travaux empiriques ont été consacrés ces dernières années. Les résultats, qui ont parfois été utilisés pour remettre en question le bien-fondé de la mixité scolaire, ne laissent aucun doute sur l'ontogenèse des différences entre masculin et féminin, qu'il s'agisse du développement sensori-moteur, de la psychologie cognitive ou des comportements. Croire que la différence de sexe biologique ne concerne que la sphère génitale est donc une autre erreur majeure de l'idéologie du genre. Les caractéristiques sexuelles affectent en réalité la manière dont les individus se comportent et perçoivent le monde. Loin de n'être qu'une affaire de verge ou de vagin, de testicules ou d'utérus, être un homme ou une femme affecte presque tous les domaines de la vie. Le corps et l'esprit, de ce point de vue ne font qu'un. « L'esprit est sexué, comme le corps, aussi sexué que le corps », et « dans l'immense majorité des cas, le sexe de l'esprit est le même que celui du corps », précise le neuro-psychiatre Jean-Paul Mialet[29]. « Oui, garçons et filles sont différents, reconnaît de son côté Lise Eliot, spécialiste de neurosciences à l'Université Rosalind Franklin de Chicago. Ils ont des centres d'intérêt différents, des niveaux d'activité différents, des seuils sensoriels différents, des forces physiques différentes, des réactions émotionnelles différentes, des capacités de concentration différentes et des aptitudes intellectuelles différentes »[30].

Dès les premiers jours de la vie, alors qu'aucune influence de milieu ne s'est exercée sur eux, les garçons regardent davantage les mobiles mécaniques ou les objets en mouvement, tandis que les filles recherchent surtout le contact visuel avec des visages humains[31]. A peine âgé de quelques heures, un bebé fille répond aux pleurs d'un autre bébé, alors qu'un bébé garçon n'y prête aucune attention[32]. Le potentiel d'échanges visuels en vue d'une communication augmente durant les trois premiers mois de la vie de 400 % chez les filles, de moins de 20 % chez les garçons, qui se montrent en revanche régulièrement plus agités et plus moteurs. A tous les âges et stades du développement, les filles se montrent plus sensibles que les garçons à leurs états émotionnels et à ceux d'autrui (le sexe s'avèrant ainsi un excellent prédicteur de l'empathie). Dès le bas-âge, les garçons recourent à des stratégies physiques là où les filles recourent à des stratégies verbales. Les filles sont plus volubiles, les garçons plus agressifs. En matière d'agressivité, la différence entre les sexes apparaît dès l'âge de deux ans[33].

L'expérience a été tentée d'innombrables fois : on peut bien, dès la naissance, s'efforcer de combattre tous les « stéréotypes », habiller les garçons avec des jupes et donner aux filles des voitures de pompiers, les invariants anthropologiques reprennent rapidement le dessus. Quand on les contredit, les petites filles pleurent, les petits garçons donnent des coups de pied. Les petits garçons se battent, les petites filles discutent. Dès la petite enfance, dans toutes les cultures du monde, les filles préfèrent les poupées, les ustensiles de cuisine ou les trousses de maquillage, tandis que les garçons préfèrent les voitures et les ballons. Il est remarquable que ces préférences ont aussi été constatées chez les grands singes. Plus tard, à tous les stades de leur vie, les femmes préfèrent travailler avec des personnes vivantes, tandis que les hommes préfèrent travailler avec et sur des objets. Susan Pinker signale diverses études montrant que « les femmes, en général, considèrent les aspects sociaux du travail plus importants que les hommes, tandis que ces derniers sont davantage attirés par le salaire et les possibilités de promotion »[34].

Le cerveau lui-même est sexué, comme le montrent quantité de travaux réalisés ces dernières années qui, grâce notamment à l'imagerie cérébrale fonctionnelle par résonance magnétique (fMRI), ont définitivement montré comment l'imprégnation hormonale des embryons et des fœtus exerce un effet spécifique sur l'organisation des circuits neuronaux du cerveau, avec pour conséquence qu'il existe un cerveau masculin et un cerveau féminin, qui se différencient par divers marqueurs anatomiques, physiologiques et biochimiques[35]. « Le cerveau n'est pas unisexe, écrit encore le psychiatre Jean-Albert Meynard. Le poids de nos gènes, la force des hormones qui en découlent nous font naître homme ou femme. Nos cerveaux dès leur formation se spécialisent. Dès la naissance, les petits garçons ne posent pas sur le monde le même regard que les petites filles. Leurs grilles de lecture sont dissemblables [...] A deux mois de vie *in utero*, un encéphale sexuel est né »[36].

Le cerveau masculin est en moyenne de 8 à 11 % plus volumineux que le cerveau féminin et il achève sa croissance un ou deux ans plus tard, ce qui correspond au fait que la puberté commence plus tôt chez les filles. Le splénium, à l'arrière du cerveau, est plus bulbeux chez les femmes, plus tubulaire chez les hommes. Le corps calleux est également sexué : le transfert des informations y varie chez les femmes en fonction des phases de leur cycle menstruel. L'imagerie neuronale par résonance magnétique montre que les hommes et les femmes utilisent ou activent, pour réaliser les mêmes tâches, des zones différentes de leur cerveau. Les hommes utilisent leur matière grise (qui contrôle le traitement de l'information) 6,5 fois plus que les femmes, tandis que les femmes utilisent leur matière blanche (qui contrôle l'utilisation du langage et les connexions entre les différents centres du cerveau) 10 fois plus que les hommes. Chez les femmes, 84 % de la matière grise et 86 % de la matière blanche sont situés dans les lobes frontaux du cerveau, alors que ces taux chutent respectivement à 45 % et 0 % chez les hommes. C'est la raison pour laquelle les lésions des lobes frontaux entraînent chez les femmes un plus grand nombre de séquelles.

Le langage est traité dans le cerveau par l'hémisphère gauche, au même titre que la déduction, le calcul, la pensée analytique, le classement séquentiel ou la conscience du temps. L'hémisphère droit, lui, est associé à la pensée holistique, à la vision et à la perception de l'espace, à l'inventivité et à la prospective. Selon certains auteurs, les

femmes ont tendance à plus utiliser leurs deux hémisphères, alors que les hommes utiliseraient surtout le gauche. Moins unilatéralisées que les hommes, elles utiliseraient leurs dispositions neuronales naturelles pour parvenir à de plus fréquentes connexions interhémisphériques.

La différence la plus fiable entre les sexes est celle de la fluidité verbale. Les recherches faites sur les jumeaux montrent que cette fluidité est héritable à environ 40 %. Les femmes dépassent régulièrement les hommes dans les tests de capacité verbale, tandis que les hommes dépassent régulièrement les femmes pour les tests faisant appel aux capacités visuo-spatiales. Cette différence se manifeste très tôt. A 18 mois, les filles possèdent en moyenne déjà 90 mots de vocabulaire, contre 40 chez les garçons. Les garçons surpassent les filles dans les exercices de rotation mentale dès l'âge de quatre ans. Les filles commencent à les surpasser au même âge pour ce qui est de la fluidité verbale. C'est aussi surtout par des mots qu'elles expriment leur agressivité.

De nombreux travaux montrent que les hommes sont plus habiles pour identifier des objets dans une orientation altérée, imaginent plus facilement les opérations de rotation d'un objet tridimensionnel dans l'espace, ou se font une meilleure représentation mentale d'une route à suivre, tandis que les femmes, qui saisissent mieux les signes sociaux qu'elles ne maîtrisent les systèmes spatiaux, sont plus adroites dans le rappel du rangement spatial de séries d'objets ou dans la mémorisation des mots[37]. En 2008, l'aptitude supérieure des hommes à procéder mentalement à des opérations de rotation d'un objet tridimensionnel dans l'espace a été mis en rapport avec la plus grande surface des lobes pariétaux de leur cerveau[38].

Statisquement, les données féminines sont fréquemment plus resserrées autour de la moyenne. Le QI moyen des femmes et des hommes, par exemple, est sensiblement le même, mais l'écart-type est chez les femmes plus resserré que chez les hommes, ce qui signifie qu'on trouve moins de femmes aux deux extrémités de la courbe de Gauss exprimant la distribution des capacités cognitives. En clair, il y a chez les hommes à la fois plus de génies et plus de retardés ou d'idiots : les hommes sont plus « exceptionnels », pour le meilleur comme pour le pire. La dyslexie est deux fois plus fréquente chez les garçons, le trouble du déficit d'attention avec hyperactivité (TDAH) trois fois plus fréquent, les troubles du langage et de la lecture quatre fois plus fréquents, l'autisme quatre à dix fois plus fréquent, le syndrome d'Asperger dix fois plus fréquent. La dépression et l'anxiété sont en revanche deux fois plus fréquentes chez les femmes, et à consommation égale, celles-ci sont également plus vulnérables à l'alcool. Ces disparités confirment que les hommes sont plus fragiles que les femmes, cette plus grande fragilité se constatant dès le stade embryonnaire (il y a 7 % de plus de prématurés chez les garçons). « La variation masculine est plus grande, écrit Susan Pinker. Si la moyenne des hommes – les résultats moyens du groupe – est à peu près équivalente à celle des femmes, leurs résultats individuels sont plus dispersés ; par exemple, on trouve plus d'hommes très stupides ou très intelligents, très paresseux ou prêts à se tuer au travail. Les hommes sont plus nombreux à présenter des fragilités d'ordre biologique et des aptitudes exceptionnelles dans des centres d'intérêt restreints [...] La courbe normale des hommes se présente différemment, avec plus d'individus aux extrémités [...] Il y a plus de cas atypiques chez les hommes, et plus de cas “normaux” chez les femmes »[39].

Tout au long de leur vie, les hommes prennent plus de risques que les femmes, ont plus d'accidents, commettent plus de crimes, tombent plus souvent malades et meurent plus jeunes. (L'espérance de vie moyenne des deux sexes augmente, mais l'écart entre les sexes ne diminue pas : 85 ans pour les femmes, 78 ans pour les hommes[40]). L'immense majorité des criminels et des meurtriers sont des hommes, même lorsque les crimes qu'ils commettent ne font nullement appel à la force physique. En France, 85 % des homicides et 98 % des crimes sexuels sont commis par des hommes (qui représentent également 96 % de la population carcérale). L'explication selon laquelle les femmes sont moins criminelles parce qu'elles n'ont pas assez de force physique pour cela n'est pas recevable, car un très grand nombre de crimes et délits n'exigent précisément pas de force physique pour passer à l'acte. Il est légitime d'en conclure que les femmes ont par nature une moindre propension à recourir à la violence ou à réagir de façon violente à des situations de crise. Les tentatives de suicide sont plus fréquentes chez les femmes, mais les morts par suicide plus fréquentes chez les hommes, parce que ce sont eux qui ratent le moins leur coup (la tentative de suicide est plus fréquemment un appel aux vivants qu'elle n'exprime un véritable désir de mort).

Les femmes possèdent un odorat plus fin. La vue des hommes est plus pénétrante, celle des femmes plus synoptique et plus colorée. Les hommes surclassent les femmes dans la reconnaissance des visages, mais les femmes surclassent les hommes dans la reconnaissance des expressions. Les femmes parlent en général plus dans les aigus que les hommes (un octave environ les sépare). En ce qui concerne le toucher, les femmes possèdent jusqu'à dix fois plus de récepteurs cutanés que les hommes. La pupille de l'œil se dilate plus ou moins dans les deux sexes en fonction de la quantité de lumière atteignant la rétine, mais à éclairage égal, la pupille des femmes est en moyenne d'un diamètre supérieur à celle des hommes. Les pupilles des femmes se dilatent en outre spontanément quand elles voient des bébés, ce qui n'est pas le cas de celles des hommes.

Le cycle menstruel influe sur le comportement féminin d'une façon, subtile mais nette, qui a fait l'objet de nombreuses études empiriques. En période d'ovulation, c'est-à-dire de fécondité, les femmes tendent sans même s'en rendre compte à mieux s'habiller, à mieux se maquiller, à se rendre plus attirantes, à dépenser plus d'argent pour leurs vêtements. L'ovulation influe à leur insu sur leurs désirs d'achat et leur manière de consommer. « De façon spectaculaire, explique Jean-Paul Mialet, certaines recherches sur les relations entre beauté faciale et imprégnation hormonale confirment les thèses évolutionnistes en montrant que les hommes sont davantage attirés par les visages de femmes en phase d'ovulation »[41]. Les phases du cycle menstruel influent également sur la capacité de détection des odeurs.

Le rôle des hormones a été confirmé par diverses expérimentations sur l'animal. L'injection de testostérone ou d'androgènes chez des rongeurs femelles déclenche immédiatement des comportements « masculins », à commencer par une plus grande agressivité. Chez la souris, la suppression chez la femelle d'un seul gène (FucM) déclenche chez elle une « masculinisation » de son cerveau et l'adoption de comportements typiquement mâles. Dans l'espèce humaine, les femmes deviennent plus « masculines » après la ménopause, car leur corps enregistre une montée du taux de testostérone, alors que chez les hommes c'est le contraire (une poussée d'œstrogène les rend moins « masculins »).

Toutes ces différences ont évidemment leurs prolongements dans les comportements amoureux. Mais ici, avant d'aller plus loin, disons une fois pour toutes que parler des « hommes » et des « femmes » n'a bien entendu de sens que du point de vue statistique. Compte tenu du polymorphisme de l'espèce humaine, on trouve toujours des exceptions. L'erreur ou le sophisme consiste à oublier que l'exception confirme la règle ou, plus fréquemment encore, à instrumentaliser l'exception pour en faire une norme parmi d'autres. Il en va de même de toute proposition relative à un groupe : quand on dit que les Napolitains sont plus extravertis que les Islandais, on ne veut pas dire qu'*aucun* Islandais n'est extraverti ni qu'*aucun* Napolitain n'a tendance à l'introversion ! On se réfère seulement à une donnée d'ensemble qui, du point de vue statistique, peut être empiriquement vérifiée. On peut également être un homme et avoir de la poitrine, être une femme et de ne pas en avoir : il reste que d'un point de vue statistique, les femmes ont plus de poitrine que les hommes. Ajoutons qu'un « stéréotype » n'est jamais que la généralisation abusive d'une donnée statistique généralement vérifiable.

On s'est longtemps borné à opposer une sexualité féminine jugée plus diffuse à une sexualité masculine considérée comme plus déterminée. La sexualité féminine n'est en réalité pas une sexualité plus inhibée ou plus bridée que la sexualité masculine, mais une sexualité différente, qui ne s'épanouit pas de la même façon. Il y a plus de tendresse chez les femmes que chez les hommes, par exemple, mais la tendresse n'a rien à voir avec l'émotivité (on peut être très émotif sans être tendre). La personnalité amoureuse, les mécanismes du désir, les comportements de séduction, la gestion des émotions ne sont pas les mêmes dans les deux sexes[42].

Nombre de ces différences ont été acquises au cours de l'évolution. L'affirmation selon laquelle l'homme est « plus naturellement polygame » que la femme, par exemple, n'a rien à voir avec la philosophie morale ni avec des « stéréotypes » d'ordre culturel, mais doit se comprendre dans la perspective évolutionnaire de la procréation. Dans ce domaine, le « coût d'investissement » est radicalement différent pour les deux sexes : une femme ne peut au mieux espérer être enceinte qu'une fois par an, tandis qu'un homme peut théoriquement féconder une femme différente à chaque rapport sexuel. L'« intérêt procréatif » de l'homme le pousse donc à avoir un plus grand nombre de partenaires différents, pour maximiser les chances de transmission de ses gènes, celui de la femme passant au contraire par la nécessité d'établir avec le père de ses enfants un lien garantissant de façon durable leur sécurité. Comme l'écrit Jean-Paul Mialet, « dans l'intérêt de la conservation des espèces en général, y compris de l'espèce humaine, il est certainement préférable que les mâles disséminent leurs gènes et que les femelles choisissent les meilleurs gènes »[43]. Dans tous les espèces de mammifères, l'investissement que représente pour les mâles et les femelles la mise au monde d'une progéniture (dans l'espèce humaine, un simple éjaculat pour l'homme, la perspective d'une grossesse, d'un accouchement et l'élevage d'enfants en bas-âge pour la femme) détermine donc le degré de discrimination exercé par chaque individu pour la sélection de ses partenaires. Plus cet investissement est important, plus la discrimination est grande, ce qui explique que les femelles discriminent entre leurs partenaires beaucoup plus que les mâles. Les femelles tendent de ce fait à limiter le succès reproductif des mâles, ce qui augmente la compétition entre les mâles pour l'obtention des femelles.

Cette capacité supérieure qu'ont les hommes à répandre leurs gènes est sans doute la raison biologique pour laquelle les femmes, bien qu'elles aient aujourd'hui acquis en

principe la maîtrise de leur fertilité, s'engagent toujours moins spontanément dans une relation sexuelle, surtout lorsqu'elle est éphémère. C'est parce qu'au cours de l'évolution, les femmes devaient sélectionner parmi les mâles ceux qui assureraient le plus de garanties de survie à leur progéniture qu'elles continuent à penser qu'une relation sexuelle les engage plus que les hommes et les expose à de plus grands risques. C'est aussi peut-être la raison pour laquelle les hommes veulent plus fréquemment avoir des fils que des filles (l'inverse s'observant chez les femmes). Pendant des siècles, les femmes ont cherché à se faire épouser et les hommes à faire l'amour. Dans les sociétés traditionnelles, accepter de se marier était pour les hommes un moyen de pouvoir faire l'amour régulièrement, tandis que pour les femmes accepter de faire l'amour était un moyen de pouvoir se marier. Même à l'époque de la « liberté sexuelle », les femmes continuent, en moyenne, à avoir au cours de leur vie moins de partenaires sexuels que les hommes. « La femme aime le désir qu'elle provoque chez les hommes, mais ne trouve de plaisir qu'avec l'homme qu'elle se choisit, écrit encore Jean-Paul Mialet. L'homme aime le plaisir qu'il prend avec une femme, mais il est curieux de toutes »[44].

Dans toutes les cultures humaines, 80 % des femmes se marient avec des hommes qui sont plus âgés, plus diplômés et plus riches qu'elles, les hommes qu'elles épousent faisant le choix inverse. C'est en effet un invariant anthropologique que la jeunesse et la beauté sont ce qui attire le plus les hommes, au détriment du reste. La raison en est que la jeunesse va statistiquement de pair avec la beauté, et que la beauté (manifestée entre autres par la symétrie des traits du visage) est généralement un signe de bonne santé susceptible de se transmettre à la descendance. « L'imprégnation œstrogénique révélée par les traits des visages de jeunes femmes constitue une garantie d'efficacité reproductive »[45]. Les hommes sont donc plus spécialement attirés par les femmes dont les visages possèdent les caractéristiques de la jeunesse. On note aussi chez eux une préférence universelle pour les femmes ayant un rapport contrasté entre le tour de taille et le tour de hanches (*waist-to-hip ratio*), car ce rapport indique la présence d'une plus grande quantité d'hormones reproductrices (estradiol et progestérone) et constitue donc un indice de fertilité.

Si les hommes s'intéressent avant tout au physique de leurs partenaires, les femmes s'intéressent très souvent au statut social, car ce statut est un gage de sécurité pour elles-mêmes comme pour leur progéniture. « On observe chez les femmes une attirance quasi magnétique pour la compétition et la réussite masculines, et ce partout dans le monde », précise Susan Pinker[46]. Le fait pour les femmes de pouvoir réussir professionnellement aussi bien que les hommes n'y a rien changé. Une enquête réalisée en juin 2008 indiquait que, dans l'entreprise, « les femmes cadres décrivent les hommes cadres comme des cadres, alors que les hommes cadres décrivent les femmes cadres comme des femmes ». Rares sont les hommes attirés sexuellement par Martine Aubry, Angela Merkel ou Margaret Thatcher au seul motif de leur célébrité politique ou sociale, tandis que le plus laid des chanteurs du *box office* sera vite entouré d'une bande d'admiratrices. Un ouvrier convoite rarement un laideron au motif qu'elle est chef d'entreprise, tandis que les amours d'un patron et de sa jolie secrétaire sont d'une extrême banalité. L'attirance traditionnelle des femmes pour les attributs du pouvoir, perçus comme des signes de protection et de sécurité, est donc loin d'avoir disparu.

Un autre invariant anthropologique est que les hommes ont une approche plus analytique des femmes, et les femmes une approche plus globale ou plus synthétique des

hommes. Le physique d'un homme contribue bien entendu à le rendre désirable aux yeux d'une femme, mais c'est rarement à cet aspect physique qu'elle donne une priorité absolue : pour elle, la séduction forme un tout. Son érotisme reste un érotisme de contact global et de relation. Les hommes s'intéressent avant tout au physique des femmes, les femmes au physique, à l'apparence, au charme, à la position sociale, à l'intelligence, à l'humour, etc. L'homme est beaucoup plus voyeur que la femme. Il est plus excité que la femme par la seule vue des organes génitaux. Le désir d'un homme peut être suscité par une paire de fesses ou de seins, une petite culotte, un soutien-gorge ; le désir d'une femme est rarement suscité par la seule vue d'une verge, d'une paire de testicules ou d'un caleçon.

Diverses études empiriques confirment la tendance des hommes à voir dans le corps des femmes un assemblage de différentes parties plus ou moins attirantes sexuellement plutôt qu'une personne globale. Cette tendance à l'« objectification », liée à une perception dissociatrice, explique que les déclencheurs du désir ne soient pas les mêmes chez les hommes et les femmes, que leurs mécaniques érotiques ne répondent pas aux mêmes signaux. C'est un fait que les hommes dissocient plus facilement que les femmes les relations purement sexuelles et l'attirance amoureuse ou sentimentale. « En règle générale, écrit Michel Schneider, pour les hommes, amour veut dire sexe, pour les femmes, sexe veut dire amour »[47]. « La femme cherche d'abord une histoire qui donne un sens à sa chair », ajoute Jean-Paul Mialet[48]. C'est ce qui explique que la consommation de pornographie reste très majoritairement masculine, et que la prostitution féminine soit infiniment plus répandue que la prostitution (hétérosexuelle) masculine.

La compétition inter-masculine pour séduire les femmes ne se manifeste pas de la même façon que la compétition inter-féminine pour susciter le désir des hommes. La jalousie ne revêt pas non plus les mêmes formes : toutes les enquêtes montrent que les hommes sont plus sensibles à l'infidélité sexuelle (73 %), qui dans le passé les menaçait d'avoir sans le savoir à élever l'enfant d'un autre, les femmes plus sensibles à l'infidélité amoureuse (96 %), qui dans le passé menaçait la sécurité de leur lien de couple.

*

L'idéologie du genre, on l'a vu, pense le genre comme sans rapport avec le sexe, et fait volontiers un parallèle avec le couple nature-culture. La nature serait fataliste, déterministe, aliénante, tandis que la culture serait intrinsèquement émancipatrice. Reconnaître l'importance de la culture impliquerait donc de mettre en cause le « discours naturaliste de l'enfermement des femmes dans leur destin bio-physiologique » (Danièle Sallenave). L'homme se ferait d'autant plus homme qu'il romprait plus fondamentalement avec la nature. On reconnaît là un argument classique de la pensée des Lumières. Selon ce schéma, une barrière étanche devrait être dressée entre la nature et la culture, se laisser dicter ses choix par la nature étant ressenti comme contraire à la liberté. L'homme devrait se construire tout seul, et surtout se construire à partir de rien. Il devrait décider intégralement par lui-même de ce qu'il est.

L'argument consistant à attribuer à la « nature » une capacité de détermination totale, ou à la récuser pour cette même raison, est en réalité un argument très faible. Parler de « nature » n'équivaut nullement à invoquer un strict déterminisme. Tout particulièrement dans les sociétés humaines, la « nature » n'est qu'une base potentielle.

Elle incline ou favorise, elle conditionne, mais ne contraint pas. Il se trouve seulement qu'on ne peut pas en faire abstraction. Dans le domaine de la sexualité, tout ne se ramène pas au phallus et à l'utérus, aux hormones, aux phéromones, à la testostérone et à l'ocytocine, mais ce n'est pas une raison pour faire comme si tout cela n'existait pas. La différence de sexe est chez l'homme, comme chez tous les mammifères, une donnée biologique. Cette donnée biologique est l'une des bases « naturelles » sur lesquelles se construisent les cultures humaines, ce qui ne veut pas dire que ces cultures se réduisent à la « nature » ou à la biologie. Elles ne déterminent pas de façon rigoureuse, mais elles conditionnent et prédisposent. La sexualité humaine est d'abord un fait biologique, mais elle n'est pas que cela. A partir de ce constat, deux erreurs sont possibles : la première consiste à croire que la culture est intégralement réductible à la nature, qu'elle n'est que de la nature continuée sous une autre forme (c'est l'erreur des différentes doctrines biologisantes), la seconde à s'imaginer que la nature ne joue aucun rôle et qu'on peut radicalement s'en affranchir, car tout est « construit » ou « fabriqué », y compris ce que l'on pense être « naturel » (c'est l'erreur de l'environnementalisme radical). On retrouve ici la vieille (et fausse) opposition entre l'inné et l'acquis.

Dire qu'on ne naît pas homme ou femme, mais qu'on le devient, ou qu'on devient encore autre chose, c'est déjà dire que nous ne sommes jamais que ce que nous avons décidé d'être, que rien de tout ce qui nous constitue ne saurait se former que sous l'effet de nos choix, que nos choix ne se forment qu'en aval de nous-mêmes, sans jamais être influencés en amont par un donné, par un héritage ou une appartenance. Or, on ne construit jamais que sur un déjà-là. Comme l'écrit Xavier Lacroix, la liberté ne se construit pas *ex nihilo*. « Elle n'est pas autocréation, elle n'est pas l'arbitraire. Elle est aussi accueil d'un donné »[49]. Il faut donc rejeter d'un même mouvement l'idée de table rase et celle d'une détermination absolue par la nature. L'appartenance sexuelle est aussi bien donné originaire que vocation médiatisée par une culture et une liberté.

Concernant l'idéologie du genre, la question que l'on peut se poser est de savoir en quoi elle relève encore du « féminisme » à partir du moment où elle se propose de déconnecter le « masculin » du sexe de l'homme et le « féminin » du sexe de la femme, et vise à l'indistinction des sexes, ou du moins à l'effacement de la distinction sexuée. S'il n'y a plus d'hommes ni de femmes, pourquoi en effet continuer à parler de « masculin » et de « féminin » ? Et si les sexes n'existent pas, quel est donc le sujet du féminisme ? Comment les femmes peuvent-elles être femmes en niant la réalité d'une spécificité féminine, de quelque chose qui les caractérise en tant que femmes ? Comment peuvent-elles rester femmes en se « libérant » de leur sexe ? Plus précisément, comment peuvent-elles se libérer en tant que femmes tout en se niant comme femmes ? Comme l'écrit Catherine Malabou, « il faudrait accepter l'idée que le féminisme peut désormais être entendu comme un féminisme sans femme […] Si le féminin a un "sens", ce serait alors dans la mesure où il permet de remettre en cause l'identité de la femme et procède de la déconstruction et du déplacement de cette identité même […] Qu'est-ce que le féminisme s'il faut en effacer son point source, la femme ? »[50]

C'est ce glissement du féminisme vers une idéologie du genre qui n'est que la caricature ou la contrefaçon de l'ancien mouvement des femmes qui explique les critiques qui lui ont été adressées, non par les milieux réactionnaires, mais par d'autres représentantes de ce mouvement, telle Geneviève Fraisse[51] ou encore Sylviane Agacinski, qui confiait dans un entretien s'être éloignée des thèses de Simone de Beauvoir après

avoir « compris que la libertée exaltée par la philosophe se payait du prix d'un reniement absurde de la nature, de la maternité, et du corps féminin en général »[52]. C'est également le constat fait par Camille Froidevaux-Metterie : « Le "genre" est le concept opératoire qui a permis de dissocier les femmes de leur "nature biologique" et ainsi de les définir comme des sujets à l'égal des hommes. Mais dans ce processus, on a perdu le féminin de la femme, c'est-à-dire tout ce qui renvoie au corps des femmes. La relation homme-femme, amoureuse et sexuelle, la question de la maternité et celle du rapport des femmes à leur corps, notamment via le souci esthétique, toutes ces dimensions ont été disqualifiées au prétexte qu'elles fondaient la domination masculine »[53].

Il n'y a dans la différence sexuelle rien qui place l'un des deux sexes dans une position intrinsèquement supérieure ou inférieure par rapport à l'autre. Les sexes, simplement, ne sont pas interchangeables. Parler de valeurs masculines ou féminines n'implique pas non plus une assignation, mais se fonde sur une constatation. Sur le plan symbolique et social, la dissemblance sexuée évite à l'homme de s'enfermer dans sa propre image. C'est le goût de cette différence qui pousse beaucoup de parents à vouloir avoir au moins un enfant de chaque sexe. Le véritable sexisme, c'est le mépris de l'un des deux principes de l'organisation sexuelle de l'homme, le refus de la différence.

L'idéologie du genre, c'est le grand retour du cache-sexe. L'idéologie feuille de vigne : non plus « cachez ce sexe que je ne saurais voir », mais « cachez ce sexe qui n'a rien à nous dire ». Le rêve d'une postmodernité post-sexuelle où, faute d'avoir créé une société sans classes, on aurait une société sans sexes. Une société où la « libération du désir » signifierait, non plus qu'il faut libérer le désir, mais qu'il faut s'en libérer. Un rêve d'indistinction, un rêve de mort.

Alain de Benoist

1. « La morale des *gender studies*, écrit Raoul Weiss, s'est clairement constituée en religion et en théologie politique » (« Du féminisme émancipateur au fascisme sexuel », in *La Pensée libre*, janvier 2012, p. 2).

2. Judith Butler, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, Routledge, New York 1990 (trad. fr. : *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, La Découverte, Paris 2005 ; 2e éd. : *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, Paris 2006) ; *Undoing Gender*, Routledge, New York 2004 (trad. fr. : *Défaire le genre*, Amsterdam, Paris 2006).

3. Cf. notamment Mary Talbot, *Language and Gender*, Polity Press, Cambridge 1998 ; Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail et Hélène Rouch (éd.), *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, CNRS Editions, Paris 2002 ; Rachel Alsop, Annette Fitzsimons et Kathleen Lennon, *Theorizing Gender*, Blackwell, Malden 2002 ; Dominique Fougeyrollas-Schwebel, Christine Planté, Michèle Riot-Sarcey et al., *Le genre comme catégorie d'analyse*, L'Harmattan, Paris 2003 ; Volker Zastrow, *Gender. Politische Geschlechtsumwandlung*, Manuscriptum, Waltrop 2006 ; Natacha Chetcuti et Luca Greco (éd.), *La face cachée du genre. Langage et pouvoir des normes*, Presses de la Sorbonne nouvelle, Paris 2012 ; Manfred Spreng et Harald Seubert, *Vergewaltigung der menschlichen Identität. Über die Irrtürmer der Gender-Ideologie*, Logos, Ansbach 2012. Cf. aussi Fabienne Brugère, « Sexe, genre et féminisme », in *Esprit*, mars-avril 2012, pp. 89-102.

4. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Gallimard, Paris 1949, rééd. : Gallimard-Folio, Paris 1986, vol. 2, p. 13.

5. Elisabeth Badinter, *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Odile Jacob, Paris 1986.

6. Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, Paris 1992.

7. Eric Fassin et Véronique Margron, *Homme, femme, quelle différence ?*, Salvator, Paris 2011, pp. 18-23 et 27. Cf. aussi Eric Fassin, *Le sexe politique. Genre et sexualité au miroir transatlantique*, Editions de l'EHESS, Paris 2009.

8. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, op. cit., p. 42

9. Tony Anatrella,« "Gender" : les origines et enjeux », in *La Nef*, octobre 2011, p. 22.

10. Eric Fassin et Véronique Margron, op. cit., p. 105.

11. Marc Guillaume et Marie Perini, *La question du genre. Sexe, pouvoir, puissance*, Michel de Maule, Paris 2011, pp. 10 et 27.

12. Monique Wittig, *La pensée straight*, Amsterdam, Paris 2007, pp. 13, 36 et 59.

13. *Le Monde*, 24 août 2011.

14. *Philosophie Magazine*, mai 2012, p. 44.

15. « Le fantasme de la transsexualité est un leurre, car quels que soient le talent du chirurgien et l'efficacité des hormones, rien n'effacera de notre patrimoine génétique le fait que nous soyons un être XX ou XY » (Roselyne Bachelot-Narquin, in *Une certaine idée*, 4e trim. 2000, p. 51).

16. Cf. Jacques Balthazart, *Biologie de l'homosexualité*, Mardaga, Wavre 2010. Des comportements homosexuels, qui ne sont d'ailleurs pas toujours faciles à interpréter comme tels, se rencontrent aussi chez de nombreuses espèces animales. Cf. Volker Sommer et Paul L. Vasey, *Homosexual Behaviour in Animals. An Evolutionary Perspective*, Cambridge University Press, Cambridge 2006 ; Aldo Poiani, *Animal Homosexuality. A Biosocial Perspective*, Cambridge University Press, Cambridge 2010.

17. Cf. *Journal of Personality and Social Psychology*, avril 2012. Bien que ce contresens soit partout répété, notons en passant que l'« homophobie » désigne en toute rigueur la phobie du même (*homoios*), et non la détestation des homosexuels.

18. Tony Anatrella, *Le règne de Narcisse. Les enjeux du déni de la différence sexuelle*, Presses de la Renaissance, Paris 2005, p. 65.

19. « "Gender" : les origines et enjeux », art. cit., p. 24.

20. Irène Théry, *La distinction de sexe*, Odile Jacob, Paris 2007. Cf. aussi Françoise Héritier, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, 2 vol., Odile Jacob, Paris 1996.

21. Michel Creutzer, « De la notion de genre appliquée au monde animal », in *Revue du MAUSS*, 1er sem. 2012, p.175.

22. Marcel Mauss, « La cohésion sociale des sociétés polysegmentaires », in *Bulletin de l'Institut français de sociologie*, I, 1931.

23. Lionel Cohn, « Parité et Tora », in *Kountrass*, février 2012, p. 13.

24. Georges Balandier, *Anthropo-logiques*, PUF, Paris 1974.

25. Teresa de Mauretis, *Théorie queer et cultures populaires*, La Dispute, Paris 2007.

26. Jean-Albert Meynard, *Le sexe du cerveau. Hommes/femmes : les vraies différences*, L'Archipel, Paris 2011, p. 16.

27. Michel Schneider, *La confusion des sexes*, Flammarion, Paris 2007, p. 123.

28. Jean-Jacques Rousseau, *Emile*, in *Œuvres complètes*, Gallimard-Pléiade, Paris 1959-95, vol. 4, pp. 692-693. Sur la diversité des interprétations féministes de la pensée de Rousseau, on lira le chapitre « Le prisme féministe » de l'excellent livre de Céline Spector, *Au prisme de Rousseau : usages politiques contemporains*, Fondation Voltaire, Oxford 2011, pp. 227-261.

29. Jean-Paul Mialet, *Sex aequo. Le quiproquo des sexes*, Albin Michel, Paris 2011, pp. 26-27.

30. Lise Eliot, *Cerveau bleu, cerveau rose. Les neurones ont-ils un sexe ?*, Robert Laffont, Paris 2011, p. 10.

31. Cf. Jennifer Connellan, Simon Baron-Cohen et al., « Sex Differences in Human Neonatal Social Perception », in *Infant Behavior and Development*, 23, 2000, pp. 113-118 ; Louann Brizendine, *The Female Brain*, Morgan Road, New York 2006, pp. 117-134.

32. Cité par Alain Braconnier, *Mère et fils*, Odile Jacob, Paris 2007, p. 63.

33. On notera que les mâles sont plus agressifs que les femelles chez d'innombrables espèces animales, des scarabées jusqu'aux chimpanzés. Le motif essentiel de cette agressivité est la compétition qui oppose les mâles pour obtenir la possibilité de s'accoupler aux femelles. Chez les mammifères supérieurs, l'empathie est une caractéristique plus féminine que masculine, car lorsque des petits sont en danger, la femelle doit réagir immédiatement. « La perpétuation de tous les mammifères repose massivement sur les soins dispensés par la mère » (Steven Pinker, in *Philosophie Magazine*, mai 2012, p. 41). Le fait pour les femmes de mieux ressentir les émotions d'autrui favorise leur lien à l'enfant nouveau-né en l'absence de langage, ce qui explique que ce trait ait fait l'objet d'une sélection adaptative positive au cours de l'évolution.

34. Susan Pinker, *Le sexe fort n'est pas celui qu'on croit. Un nouveau regard sur la différence hommes-femmes*, Les Arènes, Paris 2009, p. 223.

35. Cf. notamment Doreen Kimura, *Sex and Cognition*, MIT Press, Cambridge 1999 ; Simon Baron-Cohen, *The Essential Difference. Men, Women and the Extreme Male Brain*, Basic Books, New York 2003 ; Melissa Hines, *Brain Gender*, Oxford University Press, Oxford 2004 ; Louann Brizendine, op. cit. ; Catherine Vidal, *Hommes, femmes, avons-nous le même cerveau ?*, Le Pommier, Paris 2007.

36. Jean-Albert Meynard, *Le sexe du cerveau*, op. cit., pp. 36 et 67.

37. Cf. Catherine Gouchie et Doreen Kimura, « The Relationship between Testosterone Levels and Cognitive Ability Patterns », in *Psychoneuroendocrinology*, 1991, 4, pp. 323-324.

38. Etude réalisée à l'Université de l'Iowa, parue dans *Brain and Cognition*, 5 novembre 2008.

39. Susan Pinker, *Le sexe fort n'est pas celui qu'on croit*, op. cit., p. 26.

40. Des recherches récentes ont mis en rapport la longévité supérieure des femmes avec des mutations spécifiques ayant affecté leur ADN mitochondrial au cours de l'évolution (cf. *Current Biology*, août 2012).

41. *Sex aequo*, op. cit., p. 174.

42. Cf. « Men and Women have Major Personality Differences », in *PloS ONE*, 4 janvier 2012.

43. *Sex aequo*, op. cit., p. 100.

44. Ibid., p. 96.

45. Ibid., p. 174.

46. *Le sexe fort n'est pas celui qu'on croit*, op. cit., p. 264

47. *La confusion des sexes*, op. cit., p. 125.

48. *Sex aequo*, op. cit., p. 87.

49. « La différence sexuelle a-t-elle une portée spirituelle ? », in Xavier Lacroix, éd., *Homme et femme. L'insaisissable différence*, Cerf, Paris 1993, p. 142.

50. Catherine Malabou, « Le sens du "féminin" », in *Revue du MAUSS*, 1er sem. 2012, pp. 180 et 187. Cf. aussi Catherine Malabou, *Changer de différence. Le féminin et la question philosophique*, Galilée, Paris 2010.

51. Geneviève Fraisse, *A côté du genre. Sexe et philosophie de l'égalité*, Le Bord de l'eau, Lormont 2010.

52. Entretien in *Le Monde*, 15 décembre 1998. Cf. aussi Sylviane Agacinski, *Politique des femmes*, Seuil, Paris 1998.

53. *Philosophie Magazine*, mai 2012, p. 56.